

continuer de se préparer, par le travail et la piété, à leur mission future. Les classes ont pu reprendre régulièrement sans interruption et les études continuent de fleurir comme au temps jadis. Naturellement, le départ de plusieurs professeurs pour la guerre a déposé un fardeau tant soit peu plus lourd sur les épaules de ceux qui restent, mais ce fardeau, les séraphiques s'efforcent de l'alléger, et ils l'allègent réellement, par leur bonne volonté et leur application soutenue au travail. Témoin les résultats du premier examen qui attesta de la part de tous un travail opiniâtre et consciencieux. Sans doute, leur esprit, mis en émoi par ces canonnades ininterrompues, qui accompagnent leurs études et bercent leur sommeil, voyage parfois sur ces champs de bataille, où se distinguent les Antoniens, leurs aînés, mais qui songerait à leur en faire un crime ?

Car les séraphiques s'intéressent vivement à la guerre, et combien ardentes leurs prières montent vers le ciel pour le triomphe de leur chère patrie ! D'ailleurs, les nouvelles de la guerre ne leur manquent pas, et des nouvelles tout à fait sûres. Outre celles que leur communiquent leurs Pères professeurs, il leur est donné, de temps en temps, d'en apprendre de vive voix, de la bouche même des héros de quelque sanglante bataille. Nos frontières sont bien gardées par de vigilantes sentinelles hollandaises, mais, de l'autre côté de la borne, circulent, en faisant les cent pas, de vigoureux "boches" tout fiers de garder le pays soi-disant conquis. *Allemagne*, disent-ils avec orgueil en désignant la Belgique. Et ils engagent facilement conversation avec ceux qui les contemplent de l'autre côté de la barrière. Sérieusement, ils nous parlent des combats auxquels ils ont pris part. Ils ont été à Lille, Laon, Noyon, Reims... Deux uhlans sont même allés en patrouille à Paris ! Pour les uns, les Anglais et les Français ne savent pas se battre ; ils ont peur de la baïonnette ; leurs canons ne portent pas ; pour d'autres, au contraire, ce sont des ennemis sérieux avec lesquels il faut compter. Il est une bataille dont ils ne parlent pas volontiers : celle de l'Yser. C'est qu'ils y ont pris part ; ils ont vu ces horribles massacres ; quelques-uns même portent encore les traces d'une récente blessure ; et tandis qu'ils causent, on entend retentir au loin, sur